

## CONTE D'AUTOMNE.

André Mirail était à cette époque en prison ; il avait été condamné, le mois de mai précédent, aux travaux forcés à perpétuité.

Quel crime avait-il donc commis ?

Il avait mis le feu à une ferme par désespoir d'amour.

André avait toujours été un ouvrier très rangé, très laborieux ; et on avait fini par lui donner à la ferme où il était employé un poste de confiance. Son maître l'admettait à sa table ; il l'envoyait les jours de marché à la ville pour faire la vente et les achats. Le soir, quand le brave garçon revenait, il était tout fier d'aligner sur la table les écus qu'il avait rapporté. C'est qu'on gagnait de l'argent dans la ferme ; on en gagnait parce qu'on peina dur, et comme je viens de vous le dire, André n'était celui qui peinait le moins.

Comment était-il arrivé à s'insinuer dans le cœur de la fille de la maison, c'est ce qui n'est pas difficile à comprendre. Il charmait autant par sa conduite que par son caractère ; on n'avait jamais vu un plus beau garçon ni un ouvrier plus désintéressé. Il était toujours content ; n'est-ce pas tout dire ? Ses yeux profonds paraissaient percer la flamme qui était au fond de son cœur ; on le sentait capable de tous les enthousiasmes. La belle Jeanne n'avait pu rester insensible à tant de qualités, mêlées à tant de séductions.

\* \*

Mais il était écrit depuis longtemps que cette histoire d'amour se terminerait par une catastrophe.

La belle Jeanne avait de nombreux prétendants, et parmi ceux qui se disputaient sa main, il y avait un fermier du voisinage, plus riche encore qu'elle, mais qui s'était toujours promis de la conquérir haut la main. N'était-il pas l'ami de son père ? ne l'avait-il pas sauvé, il y a quelques années, non seulement de la ruine, mais encore du déshonneur ? Le fermier s'était compromis dans des spéculations hasardeuses ; il eût été perdu si cet homme ne l'eût retiré à temps du gouffre où il s'abîmait. Jugez de l'embarras où le mit André Mirail lorsqu'il vint lui demander la main de sa fille !

Mais pouvait-il hésiter un instant ? Il refusa, après force circonlocutions ; et pour couper court à des amours qui ne faisaient déjà que trop jaser dans le village, il pria André d'aller chercher du travail ailleurs.

Inutile de vous peindre le désespoir du malheureux garçon de ferme ; se voir éconduire, c'était déjà bien cruel, mais se voir préférer un homme qui avait, au vu et au su de tout le monde, des instincts qui n'étaient pas du tout à son honneur, voilà qui passait la mesure. Mais que faire ? André connaissait son monde. Il savait fort bien que le fermier ne voulait, ni ne pouvait, quoiqu'il lui fut très attaché, lui donner sa fille ; la reconnaissance ne parlait-elle pas plus haut dans son âme que tout autre sentiment ? Il y avait entre les deux fermiers comme un pacte indissoluble ; c'était une chaîne que le pauvre garçon de ferme parviendrait jamais, quoiqu'il fit, à briser. Il avait été traité par son maître comme l'enfant de la maison ; mais il n'était jamais venu à l'idée de ce dernier qu'André pût un jour lui demander à devenir son gendre. Cela lui fût-il même venu à l'idée, la situation où il se trouvait lui eût interdit d'encourager les espérances d'André. Pauvre André !

— Si je demandais, se dit-il sur ces entrefaites, un rendez-vous à Jeanne ?... Ne répond-elle pas à mon amour ?

Où ! mais Jeanne était aussi tête folle qu'elle

était bon cœur ; elle avait bien répondu à l'amour d'André, hélas ! bien sot qui s'y serait fié !

Lorsque André la supplia, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, de lui accorder un entretien, elle prétextait je ne sais quel empêchement, en montrant son père, qui justement les regardait à ce moment ; puis ce fut tout...

\* \*

André était un homme ; la douleur fut moins forte en lui que son courage ; il résolut d'aller chercher fortune ailleurs. Mais il ne voulut pas partir sans revoir une dernière fois les lieux qui l'avaient vu naître, où il avait grandi et où son cœur s'était ouvert aux émotions saintes d'un amour qu'il avait cru partagé.

A la tombée de la nuit, au lieu de se coucher, il sortit, gagnant à pas lents le bois voisin, ce bois sur les arbres duquel il avait si souvent gravé, de la pointe de son couteau, le nom de Jeanne.

Ingrate enfant ! comment avait-elle pu le tromper à ce point ?

Mais quoi ! l'avait-elle réellement trompé ? Il y avait eu plus de curiosité qu'autre chose dans son cas ; on lui avait parlé d'amour, et son cœur qui s'éveillait s'était aussitôt mis à chanter. Combien de romans domestiques qui se sont passés de la sorte ! On se voit tous les jours, on jase, on rit ; on finit par croire qu'on s'aime ; et puis un matin la réalité vient vous réveiller, vous faisant voir que ce que vous preniez pour de l'amour n'était qu'une fantaisie vite oubliée.

Telle était l'histoire de Jeanne. Elle n'avait jamais sérieusement aimé André Mirail ; mais lui, n'était-il pas fêré jusqu'au fin fond de l'être ? C'est ce qu'il se disait, en errant, tout le long de la soirée, dans les allées du bois ; il regardait la lune qui montait, il écoutait frissonner les feuilles, et tout cela, hélas ! ne lui disait rien ; ou plutôt tout lui parlait de son amour trompé...

Et il en était là de ses rêveries, lorsque tout à coup il lui sembla qu'on marchait dans l'allée voisine.

Il s'arrêta pour mieux entendre. Il se baissa pour mieux voir.

C'était un couple qui s'avancait, entrelacé ; c'était Jeanne, la tête penchée sur l'épaule du fermier qui se laissait conter fleurette.

\* \*

André vit comme un éclair passer devant lui ; puis il sentit une sueur froide couler le long de son corps et un tremblement agiter tous ses membres.

La minute qui venait de s'écouler avait en pour lui la durée d'un siècle ; elle l'avait transformé.

Ce bon et brave garçon n'était plus reconnaissable : il allait et venait comme un fou, essayant de chasser la vision qui lui obstruait les yeux ; et des pensées de vengeance montaient à son cerveau.

Il rêvait d'incendie et d'assassinat.

Il eût voulu que l'humanité n'eût qu'un visage, qu'un corps pour mieux lui cracher sa haine à la face et pour l'étrangler plus vite et plus sûrement.

Mais que fût-ce lorsqu'il retrouva Jeanne et le fermier échangeant, un dernier serrement de main, un dernier baiser sur le seuil de la maison paternelle !

Cette fois il n'y tint plus ; il se précipita, furieux et hors de lui, dans la grange ; puis tout à coup on vit une flamme énorme s'élanter par toutes les issues...

André ne nia pas son crime un seul instant. En considération de son passé sans peur et sans reproche, on ne le condamna néanmoins qu'aux travaux forcés à perpétuité ; et quand le juge lui demanda ce qu'il avait à dire, il baissa la tête et se mit à pleurer. C'était sa bonne nature qui se réveillait en lui.

Dans un moment de colère, il s'était oublié jusqu'à commettre un crime ; mais que celui qui n'a pas eu dans la vie un désespoir d'amour lui jette la première pierre !

ROBINSON.

## Les jeux d'enfants.

Prenez les enfants au bon moment, quand ils jouent !... Jamais quand ils étudient. Petites têtes blondes et bouclées pourquoi faut-il vous courber sur ces livres d'où parfois s'exhale l'ennui ! Voix plus fraîches qu'un gazouillement d'oiseau pourquoi faut-il vous forcer à balbutier les axiomes boiteux d'une langue qu'il serait plus doux d'apprendre en causant avec vos mères de ce beau monde qui vous étonne et du bon Dieu qui l'a créé. C'est donc au jeu qu'il faut regarder les enfants.

Là l'enfant se rapproche de ceux de son âge. Il lui faut des camarades. Combien de ces amitiés printanières, nées dans une partie de barres, avec lesquelles on chemine doucement dans la vie, que l'on quitte un instant au bord de la tombe, pour les renouer bientôt, et pour toujours dans l'autre monde.

Ensemble, joyeux et libres, les enfants développent tous les heureux sentiments, les trésors de sympathie naïve déposés dans leur jeune âme. C'est le moment de l'existence où l'on aime d'instinct sans raisonner son amour. Plus tard on aime moins, mais on estime davantage. Voyez-les à dix, à douze ans, dans une vaste pelouse, en plein soleil comme de jolies fleurs que le vent balance parmi les hautes herbes. Quelle fête ! Quels cris ! Quelle ardeur ! Il y a bien de ci de là, quelques ombres au tableau ; quelques légers nuages dans ce ciel bleu, une poussée malveillante ou un gros mot ? mais autant en emporte la brise. A vingt ans, on tirerait l'épée sans songer qu'on se doit à une mère ou à des sœurs. A quarante ans, on est prudent, mais on se déteste d'assez bon cœur. A huit ans, on essuie une larme dont on ne rougit pas encore, on s'embrasse et on mord au même gâteau. Pourquoi les jeunes gens et les hommes ne font-ils pas comme les enfants ?

La vue de cette jeunesse si joyeuse donne un peu de jeunesse et de sérénité aux esprits les plus sombres comme un rayon de soleil fait couler une vie plus active dans les membres d'un vieillard. Et plus d'un spectateur de ces naïfs plaisirs, remuant de souvenir en souvenir, se reporte avec un charme mélancolique aux heures évanouies de son matin doré, et murmure tout doucement en lui-même la parole du poète allemand :

“ Rendez-moi jeune pour toujours. ”

VIOLETTE.

Saint-Hyacinthe, 24 nov. 1884.

## SUB TUUM PRÆSIDIUM.

Du fonds de notre exil, entendez notre prière,  
Refuge des pécheurs, ayez pitié de nous ;  
Portez votre secours, Marie, ô bonne mère,  
A vos pauvres enfants tombant à vos genoux !

Le jour a disparu !... la nuit étend son ombre !  
Et sur la pierre, hélas ! vos pieds se sont meurtris !  
Voyez vos ennemis, dissipez-en le nombre,  
Vous êtes notre mère, entendez donc nos cris !

Et contre le démon, notre chair et le monde,  
Pouvons-nous résister, pouvons-nous même fuir ?  
Hélas ! nous périrons, leur haine est trop féconde !  
Bonne mère, hâtez-vous, venez nous secourir !

O Vierge Immaculée, en qui le Dieu de gloire,  
De toute éternité plaça tous ses amours,  
Par vous nous espérons le salut, la victoire,  
Car sous votre drapeau, nous combattrons toujours !

MAXIMILIEN COUPAL.

Saint-Michel de Napierville, 18 nov. 1884.